

L E S

403754

EAUX DE PASSY,

O U L E S

COQUETTES A LA MODE,

COMÉDIE NOUVELLE,

EN PROSE ET EN UN ACTE,

AVEC DES DIVERTISSEMENTS.

Par M. Naquet.



A P A R I S,

M. DCC. LXI.

A C T E U R S.

LE MARQUIS D'ORICOURT.

LA COMTESSE DE TOUTFARDÉ.

L'ABBE' COCHOGNAC, Poëte ridicule, & Gascon.

MONSIEUR VAPORET, Médecin.

MONSIEUR RUBIS, Jotiaillier.

MADAME RUBIS, sa femme.

PASQUIN, Valet du Marquis.

DORINETTE, Suivante de la Comtesse.

LAFLEUR, petit Laquais de la Comtesse.

MUSICIENS, MASQUES, ET DANSEURS.

*La Scene est à Passy, dans le Jardin des
Nouvelles Eaux.*

AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce, comme toutes les autres Comédies, est la peinture d'un ridicule. Mais un avantage qui lui est particulier, c'est que la fiction n'y entre en rien. Tous ces Personnages sont des êtres bien existans, & ils sont peints d'après nature. On ne leur a rien attribué qui ne leur appartienne. Le fond des pensées, les expressions, l'ordre même des événemens ou des épisodes sont puisés dans la vérité. Pour peu qu'on connût les masques on conviendrait que c'est moins un drame qu'une histoire. C'est aussi la raison pour laquelle on ne l'a pas représentée sur aucun Théâtre public de la Capitale; cette délicatesse n'a pas même permis à l'Auteur de la donner à une société d'Amateurs qui la demandoient pour un Théâtre bourgeois. Il a seulement consenti que des Comé-

diens de Province la représentassent, elle a eu du succès dans quatre à cinq villes considérables. L'éloignement des héros de la Pièce & la distance du lieu de la Scene y ont fait disparoître les personnalités. Si par l'impression il arrivoit qu'on en fît une injuste application, alors ce seroit la faute du Lecteur malin. Ceux qui prenoient les Eaux de Passy dans l'année où ces choses se sont passées, pourroient seuls s'y reconnoître, ou du moins s'appercevoir de la ressemblance des portraits. L'Auteur y fit un séjour de trois mois, & pendant tout ce temps, il lia étroitement avec les buveurs d'Eau. Il fit un Journal de ce qui se passoit chaque jour; il recueillit par ordre de dates leurs actions, leurs paroles, leurs intrigues & de ce qui ne devoit d'abord que faire la matiere d'une ouvrage dans le goût des *amusemens des Eaux de Spa*, il en a vû naître une Comédie.



LES EAUX
DE PASSY,
OU LES
COQUETTES A LA MODE,
COMÉDIE NOUVELLE.

Le Théâtre représente le Jardin des nouvelles
Eaux de Passy, la Maison dans l'enfoncement;
la Scene se passe sur la premiere Terrasse,
entre les deux Ifs.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

Ouf! je n'en puis plus. Je suis roué,
excédé, abymé. Que le service d'un petit
Maître est pénible! J'ai couru tout Paris,
& je suis arrivé ici sans boire; il y a de
quoi crever..... Mais que vois-je!.....

A

Les Eaux

Une bouteille... Ah! je renais. Tu Dieu! elle est de bonne taille! (*il boit.*) Ah! poüas, poüas! Quel chien de goût de féraïlle! je suis empoisonné. C'est donc là la boisson du Pays? Ah! je me désespere. Quelle idée a-t-il pris au Marquis de venir dans ce Village, & de loger dans cette maudite maison? Que ne choissoit-il plutôt Vaugirard ou Surefne? Il s'y boit tant de bon vin! Est-ce pour dérouter ses créanciers, ou pour tenter quelques nouvelles bonnes fortunes? J'ai apperçu ici beaucoup de vieux visages féminins, de ces teints journellement rajeunis, de ces hospitalieres de galante jeunesse. Que le monde est singulier! Les vieux galants fournissent aux besoins des jeunes femmes, & les coquettes surannées remédient à l'indigence de nos jeunes Damoiseaux: par ce moyen, tout est dans l'ordre.... Mais j'apperçois mon Maître. Quelle parure! Il est aussi doré qu'un Courtisan. Oht il y a sûrement du dessein.

SCENE II.

LE MARQUIS, PASQUIN.

PASQUIN.

Voilà un habit trop riche, Monsieur,
pour demeurer dans un Village.

LE MARQUIS.

Qu'appelles-tu Village ! Le beau monde
est ici mieux paré qu'à la Ville.

PASQUIN.

Oh ! cela est différent : & vous avez
raison de suivre l'usage du Pays.

LE MARQUIS.

As-tu fait préparer la chambre que
je dois occuper, & y as-tu mis tout ce
qui y est nécessaire ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Vos habits sont arran-
gés par ordre de jours : votre toilette est
dressée : enfin tout est si bien en état,
que je suis excédé de lassitude. Mais je
ne puis concevoir les raisons qui vous

A ij

obligent à quitter si brusquement Madame Rubis, cette généreuse Bourgeoise, qui répare votre fortune de si bon cœur, & qui vous fait soutenir avec honneur le rôle d'un homme de qualité.

L E M A R Q U I S.

Ce n'est, ma foi, pas pour la quitter, que je viens à Passy; au contraire, c'est pour lier une société agréable, qui ne sera pas interrompue. Écoute: tu verras quel est mon bonheur.

(Il lit une lettre.)

« Je suis à la fin parvenue à sortir
 » d'esclavage, au moins pendant la belle
 » saison. J'ai fait dire à mon mari, par
 » Monsieur Agaric, son Médecin, que
 » j'avois besoin de prendre les Eaux de
 » Passy. Monsieur Rubis n'a pas hésité
 » à m'envoyer ici, où je vous attends
 » avec impatience. »

P A S Q U I N.

Les Bourgeoises conduisent aussi bien une affaire de galanterie, que les femmes

de qualité. Mais, de bonne foi, Madame Rubis prendra-t-elle les Eaux ?

L E M A R Q U I S.

Que tu es simple ! Tu ne fais donc pas que la plus grande partie des personnes qui viennent ici sous le prétexte de prendre les Eaux, sont celles qui en consomment le moins.

P A S Q U I N.

Oh ! cela est différent : vous ferez de même sans doute. Je crois que les Eaux ne valent rien aux amoureux ?

L E M A R Q U I S.

On ne vient gueres ici que pour se divertir. Au lieu des Eaux, on y boit les meilleurs vins, & on y fait grande chere.

P A S Q U I N.

Voilà un régime dont je m'accommoderois bien.

L E M A R Q U I S.

Les Médecins sont aujourd'hui les meilleurs gens du monde. Ils traitent les malades, en se divertissant avec eux,

A iij

& les font mourir gaiement. Cette Maison est la Guinguette de la Faculté.

P A S Q U I N.

Je m'étois fait un fantôme. Je comptois que nous n'aurions pour compagnie que des paralytiques ou des goutteux. On m'avoit dit aussi que c'étoit la résidence des Invalides de Cythere, que dans ce séjour ils regrettoient les plaisirs passés, & s'entretenoient des anciennes conquêtes. Tout cela m'effrayoit, parce que je croyois que nous allions y tenir un régime austere. Mais, puisque c'est tout autrement, je m'y plairai beaucoup. Les bons vins & la bonne chere ont pour moi beaucoup d'attraits !

L E M A R Q U I S.

Je vais voir Madame Rubis.

P A S Q U I N.

Vous n'aurez pas la peine de la chercher : je l'apperçois.

SCENE III.

**MADAME RUBIS, LE MARQUIS,
PASQUIN.**

LE MARQUIS.

J'arrive à l'instant, Madame, & j'allois vous présenter mes respects.

MADAME RUBIS.

Vous ne m'auriez pas trouvée. Je viens de me promener au bois de Boulogne, pour me dissiper un peu. Je suis, depuis quelques jours, dans un ennui mortel. Votre absence en a été la cause, mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Par sympathie, j'ai été de même, Madame. Depuis votre départ, une mélancolie affreuse m'avoit accablé; votre présence me ranime. Si je n'avois pas le bonheur de vous voir, je ne pourrois plus supporter la vie sans amertume. Vos hontés & vos appas sont les principaux soutiens de mon existence.

P A S Q U I N.

Oh ! ma foi, oui, Madame : sans vous, nous passerions la vie bien tristement.

M A D A M E R U B I S.

Vous pouvez compter sur ma persévérance, mon cher Marquis.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Madame, la possession de votre cœur est d'un prix inestimable. Si vous me l'accordez ce cœur, je jouirai de la faveur la plus chère. Mais comment pourrai je m'acquitter envers vous ?

P A S Q U I N, (*à part.*)

Je crois que cette dette ne l'embarasse gueres.

M A D A M E R U B I S.

Je rends justice à votre mérite, & ne demande, pour reconnoissance, que d'être toujours aimée de vous ; votre constance fera mon bonheur.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Madame, foyez persuadée que mon sort est trop beau, pour que je

de Passy.

songe jamais à le changer. Comblé de vos bienfaits, mon amour, je vous le jure, ne cessera qu'avec ma vie.

P A S Q U I N.

Madame, vous en pouvez croire Monsieur le Marquis, il est d'une constance héroïque, il a aimé un temps infini une Dame, & ne l'a quittée qu'à cause de certains dérangemens de fortune. Mon Maître aime l'ordre. C'est une femme qui faisoit de si folles dépenses ! Elle ne lui pouvoit souffrir huit jours le même habit sur le corps, & auroit épuisée tout l'art & la main-d'œuvre des plus fameux tailleurs.

M A D A M E R U B I S.

Monsieur le Marquis a raison ; rien n'est tel qu'une honnête économie.

LE M A R Q U I S.

Il y a de quoi s'amuser dans cette maison.

M A D A M E R U B I S.

Elle triomphe des deux autres. Nous

y aurons toutes sortes de divertissemens : Je n'ai jamais vu des personnes d'aussi bonne humeur, que celles qui y sont rassemblées : elles ne songent qu'au plaisir. Il se forme assez souvent des bals, toutes les nuits : on n'entend que des instrumens : c'est une sérénade d'un côté, un bouquet de l'autre. Ce séjour est délicieux. Pour moi, c'est ma folie que les sérénades.

P A S Q U I N, (à part.)

Oh! nous vous en donnerons.

L E M A R Q U I S;

J'avoue que ces sortes de plaisirs sont fort agréables; mais ils dérangent beaucoup : & le sommeil.....

M A D A M E R U B I S.

Ah! le sommeil! Belle excuse! Le sommeil est bon pour les vieillards; les jeunes gens ne peuvent trop prendre d'exercice.

P A S Q U I N, (à part.)

Madame.....

MADAME RUBIS.

Notre société est divine : les sujets qui la composent , sont bien diversifiés. Nous avons une Comtesse , qui , en dépit des rides de son visage , veut paroître jeune. Au reste , c'est la meilleure femme du monde , d'une humeur agréable.

PASQUIN, (à part.)

Si cette connoissance ne nous est pas agréable , elle peut nous être utile.

MADAME RUBIS.

Le Docteur Vaporet , pensionnaire de cette maison , est un des plus beaux ornemens de notre cercle , un homme charmant , Poète & Musicien. C'est le Médecin le plus agréable & le plus commode : il ne prescrit aucun régime. Son attachement pour les Eaux est inconcevable : il les ordonne pour toutes sortes de maladies.

PASQUIN.

Nos directeurs de santé deviennent galans.

MADAME RUBIS.

Nous avons aussi un petit Abbé, qui s'est mis en tête d'obtenir un bénéfice, en faisant des pièces de Théâtre.

PASQUIN, (*à part.*)

Ceci est singulier. Les Abbés ne font plus que faire pour parvenir. La jolie façon de courre un Bénéfice !

LE MARQUIS.

Ne seroit-ce pas, par hazard, l'Abbé Cochognac, ce parasite impitoyable ? ce Gascon, sujet aux indigestions, qui croit trouver de l'esprit, en buvant beaucoup de vin de Champagne ?

MADAME RUBIS.

Oui, justement. Vous le connoissez donc ?

LE MARQUIS.

Si je le connois ! J'étois autrefois son coriphée. J'applaudissois ses ouvrages ; mais il m'a tant fatigué de ses sottises écrites, que j'ai été contraint de rompre avec lui. Je ne fais s'il est toujours
fâché

fâché contre les Comédiens , à cause qu'ils rebutent ses pieces ?

MADAME RUBIS.

Oui. Mais, en dépit d'eux & du bon sens, il travaille sans relâche. Il est fâcheux cependant qu'il ne puisse pas réussir. Il m'a souvent dit qu'une seule représentation établiroit son crédit, & feroit sa fortune.

LE MARQUIS.

Il se contente de peu. Eh ! comment cela ?

MADAME RUBIS.

Comment ? C'est qu'en faveur d'une représentation, il feroit hardiment imprimer sa piece, & la dédieroit à une personne de qualité, à laquelle il demanderoit un Bénéfice pour récompense.

LE MARQUIS.

La Dédicace est fort souvent la ressource des méchans Auteurs. L'Abbé attendra long-tems pour parvenir à ses desseins : son génie n'est pas encore las

B

de le persécuter. Ses ouvrages sont si pitoyables, & ses idées si extravagantes, qu'il n'est pas possible d'y tenir. Je me ressouviens d'une Comédie qu'il m'a lue: elle avoit pour titre: Le Stratagême Amoureux. Il y avoit vingt-cinq personnages.

MADAME RUBIS.

Il auroit donc fallu réunir les deux troupes, pour pouvoir la jouer?

LE MARQUIS.

Elle contenoit quatre mille vers.

MADAME RUBIS.

Juste ciel! quatre mille vers! En effet, il avoit raison de multiplier ses Acteurs: si le nombre avoit été ordinaire, la mémoire leur auroit manquée, & peut-être le Souffleur n'auroit pu y tenir.

PASQUIN, (*à part.*)

On auroit pu souffler le Souffleur; cela devient à la mode.

LE MARQUIS.

Et elle finissoit par un enlèvement.

MADAME RUBIS.

Un pareil dénouement auroit peut-être réussi quelques temps avant Moliere. Mais voici Madame la Comtesse de Toutfardé. Ménagez - vous , afin que personne ne s'apperçoive de notre intelligence.

SCENE IV.

**LA COMTESSE , LE MARQUIS ,
MADAME RUBIS , DORINETTE ,
PASQUIN.**

LA COMTESSE.

Eh! bon jour, ma petite Rubis. Qu'avez-vous donc fait aujourd'hui? On ne vous a point vue.

MADAME RUBIS.

Les Eaux m'ont beaucoup tourmentée , & j'ai été contrainte de faire de l'exercice.

LA COMTESSE.

Vous avez sans doute été à la promenade ?

B ij.

MADAME RUBIS.

Oui, jusqu'à Boulogne, où j'ai dîné.

LA COMTESSE.

Toute seule ?

MADAME RUBIS.

Oui, toute seule.

LA COMTESSE.

Quel ennui ! Vous cherchez souvent la solitude : l'amour en feroit-il la cause ?

MADAME RUBIS.

Ah ! Madame, y pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Oui. Pendant quelques tems, fuir tout le monde, & n'y reparoitre qu'avec un aimable Cavalier ; je vous assure, ma petite, qu'on peut soupçonner votre cœur de passion.

MADAME RUBIS.

Monsieur le Marquis est un des amis de Monsieur Rubis : on lui a conseillé de venir ici prendre les Eaux, & le hazard nous rassemble.

LA COMTESSE.

Bon ! le hazard ! quelle excuse ! Ah ; je vois bien que vos cœurs sont d'intelligence , & vous ne pouvez démentir vos yeux l'un & l'autre. J'ai , sur cela , le tact si fin , que je ne m'y trompe jamais.

MADAME RUBIS.

Je vous proteste

LE MARQUIS.

Madame en vérité

LA COMTESSE.

Bon ! vous vous troublez. Eh, Monsieur , ne vous défendez pas : Madame est aimable , vous l'êtes aussi : vous avez l'un pour l'autre de l'inclination : rien n'est si naturel , & je vous en félicite. Faisne à voir les cœurs unis. Allons , ma petite Rubis , songeons à passer agréablement le tems. Ma maudite migraine m'avait contrainte d'accorder treve aux plaisirs : elle ne m'a duré que deux jours ; mais ces deux jours m'ont paru deux siècles. Je veux me dédommager

B iiij

de cette petite indisposition. D'ailleurs, Monsieur mérite qu'on célèbre ici sa bien-venue.

MADAME RUBIS.

J'y consens.

LA COMTESSE.

Je ne sai si nous avons des Musiciens.

PASQUIN.

Où il sera facile d'en trouver : il y en a assez d'oisifs.

LA COMTESSE.

Il faut en faire venir.

PASQUIN.

Je n'ai qu'à faire une revue dans les cabarets , j'en rassemblerai plus qu'il n'en faut.

MADAME RUBIS.

Voudriez-vous former un Concert ?

LA COMTESSE.

On pourroit commencer par là.

MADAME RUBIS.

Les Concerts m'ennuyent.

PASQUIN, (à part.)

C'est qu'elle ne connoît pas la Musique.

LA COMTESSE.

J'aime beaucoup la bonne Symphonie.

MADAME RUBIS.

Depuis que le goût Italien est revenu en France, il n'y a plus moyen de prendre plaisir à entendre de la Musique : les difficultés harmoniques fatiguent les oreilles. Si vous laissez échaper quelques notes, le reste est confondu. J'aime une musique, qui me réjouisse, & ne demande pas tant d'attention. Pendant l'exécution d'un alégro, est-il seulement possible de faire des nœuds ?

PASQUIN, (à part.)

Les femmes auront beaucoup de peine à s'accoutumer au goût Italien.

LE MARQUIS.

Il est mille amusemens, qui peuvent remplir les momens, que le tems ou d'autres circonstances empêchent de sa-

crifier à la promenade : par exemple , le jeu.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur , je ne le puis souffrir. Qu'il est insipide de se rassembler autour d'une table , pour mêler des cartes , & prendre le dangereux plaisir de se ruiner ou de ruiner les autres ! Laissons ces pétilleuses récréations aux Automates provinciales , qui ne sont gueres susceptibles d'en goûter d'autres.

LE MARQUIS.

Lorsqu'on joue de petits jeux de société , la perte est médiocre.

LA COMTESSE.

Eh ! ne comptez-vous pour rien celle du tems. On doit en jouir plus fructueusement , & l'employer plus agréablement. S'il étoit possible de rassembler une société aussi savante qu'aimable , le Spectacle nous procureroit des amusemens aussi utiles que galans , qui , en touchant le cœur , nourrissent l'esprit.

MADAME RUBIS.

Mais, Madame, les Bals pourroient suppléer à la difficulté qu'il y auroit de former une troupe Bourgeoise, capable de jouer passablement la Comédie.

LE MARQUIS.

Il est vrai que les Bals sont fort récréatifs.

LA COMTESSE.

Oui, sur-tout lorsqu'ils sont mêlés de petits couplets ingénieux, & que cela forme un divertissement pastoral ou comique.

MADAME RUBIS.

Eh bien, je vais faire en sorte de rassembler toute notre société. J'enverrai chercher des Musiciens, & j'engagerai notre petit Abbé à faire des couplets.

LA COMTESSE.

Bon! des couplets de l'Abbé! Ah, il vaut mieux s'en passer. J'aime autant que le Bal soit simple. D'ailleurs nous pourrions nous dédommager sur la Mascarade

SCENE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
DORINETTE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Cette petite Rubis est une bonne pâte de femme, n'est-ce pas, Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, Madame: elle est d'une complaisance charmante & d'un caractère exquis. Ma foi, voilà comme j'aime les femmes.

LA COMTESSE.

Votre connoissance doit lui procurer un fort agréable.

LE MARQUIS.

Madame, je vous assure qu'elle est fort attachée à Monsieur Rubis, & qu'elle l'aime beaucoup.

LA COMTESSE.

Bon! une femme aimer son mari!

ce n'est gueres la mode : & à force de reprocher aux Bourgeoises , que leur constance étoit une erreur , elles ont suivies les usages de quelques femmes de qualité. Je crois même que par la suite l'infidélité deviendra une espece de loi , & sera universelle.

P A S. Q U I N , (*à part.*)

Si c'étoit une loi , elle s'observeroit plus réguliérement que toutes les autres.

L E M A R Q U I S.

Vous pouvez excepter Madame Rubis du nombre des Coquettes.

L A C O M T E S S E.

Est-elle de Paris ?

L E M A R Q U I S.

Oui , Madame.

L A C O M T E S S E.

Une Parisienne modeste ou constante ! ce seroit un Phœnix ! Allons , cela n'est pas vraisemblable. D'ailleurs la plupart des maris Bourgeois sont si maussades

& si ridicules, qu'une femme a peine à s'accoutumer à leur humeur.

LE MARQUIS.

Madame, vous êtes dans l'erreur au sujet de Madame Rubis. Je suis lié avec son mari : c'est un homme fort obligeant : &, quant à moi, mon amitié sera toujours le sauf-conduit de l'honneur de la femme.

LA COMTESSE.

Quand on est intelligent, il est aisé de concilier l'amitié de l'un avec l'amour de l'autre.

PASQUIN, (à part.)

Rien n'est si commun à Paris ; les maris y font de si bonnes gens.

LE MARQUIS.

Mon cœur n'est point accoutumé à de semblables artifices.

PASQUIN, (à part.)

La bonne pièce ! comme il l'empaume !

LA COMTESSE.

Quelle simplicité pour un jeune homme,

homme, vous êtes unique. Quoi! des scrupules!

LE MARQUIS.

Ce n'est point par scrupule que mon cœur ne s'est point encore attaché. Je suis assez sensible pour recevoir de l'amour; mais je n'ai jamais été assez heureux pour en donner.

PASQUIN, (à part.)

Oh! rien ne lui coûte, car il ne paye rien.

LA COMTESSE.

Je ne vous crois point, Monsieur le Marquis, vous vous humiliez trop, & votre mérite vous défavoüe.

PASQUIN, (à part.)

Aye, aye, en voila encore une dans nos filets.

LE MARQUIS.

Madame.... je vous jure.....

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, je n'exige point de serments, En fait d'amour, ils sont presque

C

rons téméraires. Mais, n'importe, voulez-vous que je contribue à votre bonheur ?

P A S Q U I N , (à part.)

Diantre ! elle ne lui donne pas le tems de se reconnoître, elle va tout de suite au fait.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Madame

L A C O M T E S S E.

Une personne d'un certain mérite, & d'un certain rang, qui vous aimerait, pourroit-elle espérer du retour ?

L E M A R Q U I S.

Mais, Madame, quelle est cette personne ?

L A C O M T E S S E.

Il n'est pas encore tems de vous la faire connoître. Je vous avertis cependant qu'elle ne voudroit point avoir de rivale ah ! voici l'Abbé Cochognac.

SCENE VI.

L'ABBE COCHOGNAC , LE MAR-
QUIS, LA COMTESSE, DORI-
NETTE, PASQUIN.

L'ABBE COCHOGNAC, *en habit
ponceau à boutons & boutonnières d'or , &
en perruque à demi-naissante , entre en
chantant.*

AIR, *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

« Hélas ! qu'un instant de bonheur

» Nous cause bien des larmes ;

» Plaisir tu plais ; mais la douleur

» Efface tous tes charmes. »

LA COMTESSE.

Plaisir tu plais est divin ! ce couplet
me fait juger des autres, s'il y en a.

L' A B B E.

Madame, c'est la fin d'une complainte,
que fait une Bergère sur la perte de son
amant. Un jeune Seigneur de la Cour
m'a chargé de faire cette piece pour le
venger d'une Dame qui le méprise.

C ij

P A S Q U I N, (*à part.*)

Il y a beaucoup de jeunes Seigneurs qui ne doivent leur galante renommée qu'à de semblables ouvrages.

L E M A R Q U I S.

Comment, l'Abbé, te voilà confiné ici ?

L' A B B É.

Oui, mon ami, j'y étois venu pour me délasser un peu. Mais cet endroit est presque aussi fréquenté que la Ville ; la belle saison y attire tant de monde, que je n'y puis garder l'incognito.

L A C O M T E S S E.

Ah ! Monsieur, un habile homme ne peut garder l'incognito nulle part, son talent ou sa réputation le décèle toujours.

L' A B B É.

Sçavez vous, Madame, que c'est un métier assez pénible de travailler en Poésies galantes. J'ai des correspondances partout, & mes vers ont une circulation très-abondante.

P A S Q U I N , (à part.)

Ils ne me paroissent pourtant guères
coulans.

L' A B B E'.

Enfin mes occupations sont si grandes,
que je ne puis disposer d'un moment de
repos.

P A S Q U I N , (à part.)

Qu'il est à plaindre !

L' A B B E'.

Hier encore, après soupé, un vieil
Officier de mes amis me pria de lui
faire une Epigramme pour servir de
déclaration d'amour.

P A S Q U I N , (à part.)

L'Amour ce fait actuellement par Epi-
grammes.

L A C O M T E S S E.

Oh ! l'Abbé, il faut nous en régaler.

L' A B B E'.

Mais, Madame, ce n'est qu'un im-
promptu de digestion.

C iij

L É M A R Q U I S.

Tu veux te faire prier.

L' A B B E'.

Soyez discrets.

P A S Q U I N, (*à part.*)

Oùï, comme les autres, qui l'ont déjà
vüe.

L' A B B E', *dit.*

E P I G R A M M E

« Oui je vous aime Iris, & mon cœur est
constant,

» Ne vous étonnez point, chacun aime à sa
mode;

» Et je puis vous jurer un amour aussi grand

» Qu'étoit jadis le Colosse de Rhode. »

L A C O M T E S S E.

Le Colosse de Rhode! ah! ah! c'est
bien peindre un amour grand & folle.

P A S Q U I N, (*à part.*)

Un tel amour est capable d'étouffer.

L' A B B E'.

Vous voyez que ce fils est un peu
négligé. Je vous avoue que je me lasse

de faire des Vers. Je veux, dorenavant, travailler en Prose.

LA COMTESSE.

Mais vous affligerez bien du monde.

PASQUIN, (*à part.*)

Oh! il y a actuellement assez de méchans Poëtes.

L' A B B E'.

Je ne puis plus tenir. D'ailleurs j'ai formé un projet très-avantageux pour le beau sexe, c'est de faire un Journal de Modes, en forme de Dictionnaire, par ordre Alphabétique. Ce sera un ouvrage fort étendu; & pour le rendre plus parfait, je me suis associé avec un jeune Conseiller, qui a fait sur cela des recherches très-profondes.

PASQUIN, (*à part.*)

Il vaudroit mieux qu'il s'appliquât aux coutumes qu'aux modes.

LA COMTESSE.

Je connois un Président très-veuf dans l'Equiologie qui nous prépare une

nouvelle édition du parfait Maréchal ; avec des notes sçavantes , ce sera sans doute une ouvrage utile. Mais les gens de Robe s'amusent actuellement volontiers à perfectionner les frivolités. L'Avocat Sotinet ne vient-il pas de faire paroître un Traité de la Danse suivant les Loix.

L' A B B E.

Nous comptons donner tous les jours une feuille de cet ouvrage périodique.

L A C O M T E S S E.

Cela sera fort utile , & commode. Eh que faites-vous aujourd'hui ? Soupez-vous ici ?

L' A B B E.

Madame , il m'est impossible. La Baronne de Prétendu m'attend à sa petite maison.

L A C O M T E S S E.

Je la connois sa petite maison , & ne comprends pas comment on y peut trouver du plaisir,

L' A B B É.

L'heure s'avance, permettez que je vous quitte. Adieu, Marquis.

L'Abbé, en sortant, laisse tomber un papier.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
DORINETTE, PASQUIN.

PASQUIN, (*ramassant le papier.*)

Ah! ah! voici un papier que Monsieur l'Abbé a laissé tomber. Ne seroit-ce point quelque Billet doux?

LE MARQUIS (*prenant le papier*)

Donne?

il lit.)

Epithalame sur le mariage de mon Tailleur: « Habitans fortunés de l'Olimpe » céleste. »

PASQUIN.

Quel début! Je ne m'étonne pas, s'il est si bien habillé!

LE MARQUIS, *continuant.*

Et sur le reverso, » Epigramme contre un de mes amis, qui croit que l'impresion rendra ses pieces de Théâtre moins ennuyeuses.

E P I G R A M M E.

Le fruit de dix ans de travaux ;
Cette affommante Comédie.....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

C'en est assez Marquis, épargnez-moi le reste, je déteste les méchancetés ; que lui a fait le Financier Chiffonet pour le traiter ainsi ? (car c'est de lui qu'il veut parler) ces pièces dramatiques sont mauvaises, j'en conviens ; il force les gens à en écouter la lecture, je le sçais ; il quête des éloges qu'on lui donne en baillant, j'en tombe d'accord ; il s'applaudit lui-même & ne cesse de parler de ses ouvrages, tout cela est vrai ; mais enfin c'est l'ami de l'Abbé Cochognac, & après ce qu'il a fait pour lui, je ne sçaurois lui passer ce trait d'ingratitude.

Je vous laisse, Marquis. J'ai quelques lettres à écrire. Songez au parti que je vous ai proposé, & à celui que vous voulez prendre. Si votre cœur est libre, vous n'hésitez pas beaucoup.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, PASQUIN,

PASQUIN.

Je gagerois que la Comtesse est éprise de vous ?

LE MARQUIS.

Cela n'est pas douteux.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, vous vous y prenez de si bonne grace, que vous découvrez toujours ce que les femmes ont de plus caché.

LE MARQUIS.

Et assez facilement, comme tu vois.

PASQUIN.

Vous lui avez parlé si naïvement, qu'elle vous croit le galant le plus neuf...

LE MARQUIS.

C'est ce que je desirois. Et d'ailleurs les femmes de bon goût n'aiment que ceux là.

PASQUIN.

Elles ont raison. Les feux d'un petit Maître ne sont pas de durée. Mais vous allez donc quitter Madame Rubis ?

LE MARQUIS.

J'en serois parbleu bien fâché. Son mari est encore trop riche, il n'est pas prêt de faire banqueroute.

PASQUIN.

Oh ! cela ne tardera pas, si vous voulez. Pour ruiner quelqu'un, vous possédez tous les talens d'un Gascon & d'une fille d'Opéra.

LE MARQUIS.

Monsieur Pasquin !.....

PAS-

P A S Q U I N.

Mais vous aimerez donc l'une & l'autre ?

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu, il faut bien m'y résoudre.

P A S Q U I N.

Le pauvre enfant !

L E M A R Q U I S.

D'ailleurs on ne peut trop avoir de ressources.

P A S Q U I N.

Mais si l'une ou l'autre s'aperçoit de votre double amour ?

L E M A R Q U I S.

Ne t'inquiète pas de cela. Tâche seulement de mettre la Suivante de la Comtesse dans mes intérêts, je me charge du reste.

P A S Q U I N.

Très-volontiers. Elle a un petit minois bien friand, c'est, ma foi, mon affaire, & si je veux, elle ne tardera pas à m'ai-

D

mer à la folie. Le Valet d'un Maître tel que vous, doit-il trouver des cruelles ?

L E M A R Q U I S.

Tu commences à te former.

P A S Q U I N.

Monsieur, je vous en ai l'obligation.

L E M A R Q U I S.

Ne t'écarte pas. Je vais réjoindre Madame Rubis.

S C E N E I X.

P A S Q U I N , *seul.*

Que cet homme-là est heureux ! à peine a-t'il une Maîtresse, qu'il s'en présente une autre. On a pourtant bien de la ressource à Paris, lorsqu'on est joli garçon ; l'argent vient de tous côtés, & la bonne mine est une espèce de lettre de change, que les femmes payent à vue. Ne pourrois-je pas en tenter quelques-unes ? La plupart du tems, il ne faut que de la hardiesse, Pour de la figure,

la mienne est assez passable. Les façons ne me seront pas difficiles à apprendre, je n'ai qu'à copier mon Maître. Mais c'est cette maudite qualité de Valet, qui répugne. Eh quoi ! si je voulois hazarder de faire le petit Maître, on ne se souviendroit peut-être plus de mon premier état. Pour hazarder, il faut avoir quelques fonds ou du crédit, & je n'ai, malheureusement, ni l'un, ni l'autre. J'apperois la charmante Dorinette ! si je parvenois à lui plaire, elle pourroit, peut-être, faire les avances de mon apprentissage, & me mettre en état d'entreprendre de plus glorieuses conquêtes.

S C E N E X.

DORINETTE, PASQUIN.

DORINETTE, *un fahd du Théâtre*,
cherche de tous côtés, *en criant* :

... La Fleur ! La Fleur !

D ij

P A S Q U I N, (*à part.*)

Mauvais commencement ! je crains déjà d'avoir un Rival.

D O R I N E T T E.

La Fleur ! La Fleur ! ce petit drôle ne reste jamais à la maison.

P A S Q U I N.

Mademoiselle Dorinette est bien inquiète de la Fleur ! ce la Fleur feroit-il le fortuné garçon qui auroit gagné ses bonnes graces ?

D O R I N E T T E.

Vous vous trompez.

P A S Q U I N.

Vous êtes trop gentille, pour ne pas avoir, au moins, un amant.

D O R I N E T T E.

Ce ne sont point vos affaires.

P A S Q U I N.

C'est que lorsqu'on apperçoit des charmes aussi charmans que les vôtres... on se laisse bientôt charmer.... & l'on se sent enflâmé d'une flamme si ardente...

qu'absolument on ne peut s'empêcher de brûler.....

DORINETTE.

Vous pouvez aller conter vos douceurs à d'autres, pout moi, je n'aime pas à les entendre.

PASQUIN.

C'est que vous haïssez apparemment celui qui les dit. Ah! divine Dorinette, seriez-vous assez cruelle, pour rejeter un amour tel que le mien?

DORINETTE.

Laissez-moi tranquille, je vous prie.

PASQUIN.

Quoi! absolument, vous serez inflexible?...

DORINETTE.

Oui, & je persévérerai dans mon inflexibilité. Je ne sçai pas comment il y a des gens qui ont la témérité d'aimer, lorsqu'ils ne sont point aimables.

PASQUIN, (à part.)

Cette petite personne est un peu fa-

rouche. Il me paroît,.... d'elle comme l'on veut.

DORINETTE, (*à part.*)

Ce garçon-là me plaît assez pourtant : je me contrains beaucoup. Mais voici la Fleur.

SCENE XI.

LA FLEUR, PASQUIN, DORINETTE.

DORINETTE.

Il y a long-tems que Madame vous demande, vous n'êtes jamais ici,

LA FLEUR.

Je vous cherchois.

DORINETTE.

Et où m'avez-vous cherchée ?

LA FLEUR.

Dans ce jardin.

DORINETTE.

Dans ce jardin ! je n'en suis point fortie. Allez, vous êtes un impudent, & je gagerois que vous venez du cabaret.

PASQUIN:

Oh! sûrement, il sent le vin.

DORINETTE

Tenez, portez cette lettre à son adresse, & ne vous amusez pas en chemin; la réponse presse.

LA FLEUR.

Cela suffit.

SCENE XII.

DORINETTE, PASQUIN.

DORINETTE.

Ton Maître est-il ici?

PASQUIN.

Oui, ma Reine, Madame la Comtesse voudroit-elle lui parler?

DORINETTE.

Je ne sçais. Il est, sans-doute, avec Madame Rubis?

PASQUIN.

Cela se pourroit.

DORINETTE.

Cette Dame l'aime bien, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Elle a pour lui un grand fonds d'estime; mais de l'amour, je ne crois pas.

DORINETTE.

Tu veux feindre!

PASQUIN.

Ah! point du tout.

DORINETTE.

Il faut m'avouer leur intrigue, ou ne jamais me parler.

PASQUIN.

Je te proteste, & je veux que le Diable

DORINETTE.

Tararé. Tes sermens ne serviront de rien. Vous autres Valets n'en êtes pas chiches. J'ai aperçu entre eux de certaines familiarités qui ne sont communes qu'aux amans.

PASQUIN *(à part.)*

Peste! quelle pénétration!

DORINETTE.

Et tu ne peux m'en faire accroire là-dessus.

PASQUIN, (à part.)

Elle a le ton si persuasif, que si je n'étois discret, je dirois des choses qu'il ne faut pas dire.

DORINETTE, (à part.)

Il me paroît qu'il commence à balancer.

PASQUIN, (à part.)

Quand nos cœurs seroient de fer, les femmes vaudroient de l'aiman, pour les attirer.

DORINETTE.

Eh bien, as-tu assez rêvé?

PASQUIN.

Absolument, je n'ai rien à te dire.

DORINETTE.

Adieu donc!

PASQUIN.

Ecoute.

DORINETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Je t'aime à la fureur.

DORINETTE.

Ce n'est pas cela que je veux sçavoir.
Va, tu te repentiras d'être diffimulé vis-à-vis de moi.

PASQUIN.

Seras-tu discrète ?

DORINETTE.

Oui. J'ai ce défaut-là.

PASQUIN.

Il est vrai que le secret est si difficile à garder, que ce doit être un défaut pour les femmes.

DORINETTE.

Et un grand défaut même. J'ai servi une Dame qui ne m'a renvoyée qu'à cause de ma discrétion.

PASQUIN.

Cela est singulier.

DORINETTE.

Il falloit cacher ses intrigues, s'infor-

mer, & divulguer celles de ses voisines
& amies.

P A S Q U I N.

L'emploi étoit important & difficile.

D O R I N E T T E.

Je n'y pouvois plus tenir, &, malgré
ma retenue, l'on m'appelloit la Gazette
du Quartier. Mais dis-moi donc?....

P A S Q U I N.

Ne me trahiras-tu pas?

D O R I N E T T E.

Doit-on se méfier de ce qu'on aime?

P A S Q U I N.

Non. Mais je crains mon Maître.
Quoiqu'il ne me paye point mes gages,
j'ai de certaines mesures à garder avec
lui, c'est un bon cœur, nous faisons,
fort souvent, bourse commune ensem-
ble, & cela me dédommage; tu m'en-
tens.

D O R I N E T T E.

As-tu quelque confiance en moi? dis
donc....

PASQUIN.

Je vais donc te satisfaire. Oui, Madame Rubis aime mon Maître à la folie.

DORINETTE.

Tu triomphes de mon cœur, mon cher Pasquin, & ta franchise me charme.

PASQUIN, (à part.)

Que l'indiscrétion a de pouvoir sur les femmes !

(haut.)

La joie & le plaisir que je ressens me ravissent..... permets.....

(il l'embrasse.)

DORINETTE.

Ah ciel ! voici ma Maîtresse.

PASQUIN.

Sauvons-nous. Jusqu'au revoir, ma Princesse.

(il sort précipitamment.)

SCENE

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DORINETTE.

LA COMTESSE.

Ma lettre est-elle partie ?

DORINETTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Que t'a dit Pasquin ?

DORINETTE.

Il m'a tout déclaré. Mais, pour cet aveu, il m'en coûte mon cœur. Voyez ce que je fais pour vous, Madame !

LA COMTESSE.

Je ſçaurai te récompenser de ce sacrifice. Mes ſouçons étoient-ils fondés ?

DORINETTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Madame Rubis aime le Marquis I....
Lafleur est-il parti ſur le champ ?

E

DORINETTE.

Sur le champ, oui, Madame, & je lui ai fort recommandé de ne point s'amuser.

LA COMTESSE.

J'apperçois le Marquis ; il me paroît rêveur.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
DORINETTE.

LE MARQUIS. (*à part.*)

Je viens de m'informer de ma nouvelle conquête, j'ai appris que cette Comtesse étoit Veuve, & extrêmement riche ; cela mérite attention.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Je vais voir s'il pourra me soutenir sa fourberie.

LE MARQUIS. (*à part.*)

Mais la voici. Ne nous démentons pas sur ce que je lui ai déjà dit.

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, avez vous réfléchi sur ce que je vous ai proposé ?

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Je puis donc compter sur vous ?

LE MARQUIS.

Affurément, Madame.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Quelle impudence ! le fourbe !

(*haut.*)

Ah ! Marquis, je ne vous aurois pas cru capable de feindre.

LE MARQUIS.

Comment, Madame ! & que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Que vous m'en imposez !

LE MARQUIS. (*embarrassé.*)

Moi, Madame !

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez me rien déguiser, je sçais tout.

E ij

LE MARQUIS. (à part.)

Qui pourroit nous avoir découverts ?

LA COMTESSE.

Je ne me serois jamais imaginé que vous auriez refusé une personne de grande naissance, pour vous attacher à une petite Bourgeoise, qui, d'ailleurs, n'a pas beaucoup d'attraits.

LE MARQUIS.

Madame, permettez-moi de vous dire que vous-êtes mal instruite, & que tout ce qu'on peut vous rapporter sur cela est très-faux.

LA COMTESSE.

Plus vous vous défendez, plus vous vous rendez coupable. Votre dissimulation vous fait manquer une grande fortune..... Cependant, comme je dispose entièrement de l'esprit de la personne dont il s'agit, il est encore des moyens....

LE MARQUIS.

Mais pourquoi me cacher cette personne ?

LA COMTESSE. (*d'un ton de dépit.*)

Hélas ! puis-je te la cacher ! vois à quel point est porté la violence d'un amour, que tu aurois dû appercevoir, vois ma honte, conçois tout mon dépit. C'est moi qui t'aime, & qui t'aimerai toujours, malgré ton indigne flâme. Si tu n'abandonnes pas ton penchant pour Madame Rubis, crains ma vengeance, elle fera aussi violente que mon amour.

SCENE XV.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle femme ! nous voilà découverts ! il faut employer bien des ressorts, pour ménager ces deux intrigues. Je ne veux perdre ni l'une ni l'autre..... comment ferons-nous ?.... il faut absolument résoudre Madame Rubis à feindre une rupture entre nous..... il n'y a point d'autre moyen. La Comtesse me paroît d'un caractère à tout employer

E iij

pour se faire aimer, la vengeance & les noirceurs ne lui coûteront peut-être rien. L'amour outragé est impitoyable. Je serois au désespoir, s'il arrivoit ici quelque catastrophe..... Voici Madame Rubis, gardons cependant le silence, sur ce qui vient de se passer.

SCENE XVI.

MADAME RUBIS, LE MARQUIS.

MADAME RUBIS.

Eh bien, mon cher Marquis, je viens de rassembler tout notre monde, & j'attens des Musiciens, que j'ai envoyé chercher.

LE MARQUIS.

Avez-vous vû la Comtesse?

MADAME RUBIS.

Oui, je viens de la rencontrer, elle va se préparer, & se rendra ici une des premières.

LE MARQUIS. (*à part.*)

Que les femmes sçavent bien dissimuler !

MADAME RUBIS.

Elle est bien enjouée.

LE MARQUIS.

Oui. Son caractère est assez aimable.

MADAME RUBIS.

Le Bal commencera de bonne heure, nous souperons après. J'ai commandé un grand repas, j'en ai prié toute notre Société.

LE MARQUIS.

Vous-avez fort bien fait.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MADAME RUBIS,
PASQUIN.

PASQUIN.

Les Musiciens sont arrivés.

MADAME RUBIS.

Ne perdons point de temps, allons

nous habiller. Votre déguisement fera galant. Devinez de quelle façon ?

LE MARQUIS.

Je connois votre bon goût, Madame.

MADAME RUBIS.

Vous ferez en Mars, & moi en Vénus.

LE MARQUIS.

On ne peut rien de mieux imaginé.

MADAME RUBIS.

Et Madame la Comtesse en Diane.

PASQUIN. (*à part.*)

Cette Déesse n'aura pas beaucoup d'adorateurs.

SCENE XVIII.

MONSIEUR RUBIS, *seul, tenant une lettre.*

Que je me repens d'avoir épousé une petite étourdie, que la Coqueterie fait donner dans des travers, qui me deshonnorent, & qui me ruinent ! quelle honte

pour moi d'être exposé à une aventure,
qui ne peut manquer d'être publique!

(il lit.)

« Si vous voulez vous instruire de la
» conduite de votre femme, venez dans
» cette maison, vous la trouverez ce soir
» à un Bal qu'elle y donne, & en connoî-
» trez le Héros. »

Ah ! la perfide ! aussi n'étois-je
pas fou de me remarier, moi qui ai
déjà eu trois femmes, & qui devrois en
connoître le faux

SCENE XIX.

MONSIEUR VAPORET, MONSIEUR
RUBIS.

MONSIEUR VAPORET, *faisant*
des révérences.

Monsieur, je suis votre très-humble
Serviteur.

MONSIEUR RUBIS. (à part.)

Que me veut cet homme?

(haut.)

Monfieur . . . je fuis le vôtre.

MONSIEUR VAPORET.

N'ai-je pas l'avantage d'être connu de vous ?

MONSIEUR RUBIS.

Non, Monfieur.

MONSIEUR VAPORET.

Au moins, vous aurez entendu parler de moi.

MONSIEUR RUBIS.

Cela fe peut.

MONSIEUR VAPORET.

Je m'appelle Vaporet, Docteur en Médecine ; la renommée a publiée mes talens dans tout l'Univers.

MONSIEUR RUBIS.

Je le crois.

MONSIEUR VAPORET.

J'exerce, depuis long tems, le grand & précieux art de la Pharmacie, avec une diftinction qui n'est pas commune aux Esculapes modernes. Vous voyez,

en moi, l'ami du genre humain ; je consacrerai ma science, mes recherches & mes veilles, pour son salut, & sa conservation.

MONSIEUR RUBIS.

En ce cas, Monsieur, on a raison de vous distinguer de vos Confrères.

MONSIEUR VAPORET.

On a toujours reproché aux Médecins d'être sombres & Pédans ; mais je n'eus jamais ces défauts, & j'ai regardé, comme principe essentiel, que rien ne devoit mieux ramener la santé, que peu de drogues & beaucoup de gayeté. Mes Malades sont traités tout naturellement ; avec des remèdes simples, j'ajoute quelques doses de contes, de bons mots, un peu de musique & de danse.

MONSIEUR RUBIS.

Voilà une singulière façon de guérir ! eh ! faites vous beaucoup de Cures ?

MONSIEUR VAPORET.

Comment, Monsieur, j'en fais d'in-

nombrables , avec ma méthode. Je suis assuré que la plûpart des remèdes administrés par des Médecins graves doivent faire crêver.

MONSIEUR RUBIS.

Mais un Médecin trop gay doit faire beaucoup de quiproquos.

MONSIEUR VAPORET.

Et pour les éviter , je ne me fers volontiers que d'un remède universel , une composition , un baume , presque divin , qui s'incorpore avec les Eaux minérales. J'ai fait diverses analyses & expériences de ces puissantes Eaux , on avoit déjà reconnu qu'elles étoient diurétiques , laxatives , purgatives , délayantes & diaphorétiques ; mais j'ai découvert avec succès , qu'elles ont un nombre infini d'autre propriété , & qu'elles sont salutaires pour la plus grande partie des maux. Par exemple , elles sont très-utiles à l'État , favorisent la Population , & rendent fécondes les femmes stériles.....

si

de Passy.

21

Si vous en avez une, dans ce cas, je vous conseillerois de l'envoyer ici, & vous verriez les bons effets.

MONSIEUR RUBIS. (*haut.*)

Je vous suis fort obligé de votre conseil. (*à part.*)

Je ne viens pas ici à dessein de le suivre.

MONSIEUR VAPORET.

Les femmes ne sont pas assez libres dans leurs ménages.....

MONSIEUR RUBIS. (*à part.*)

Les maris s'en trouvent mieux.

MONSIEUR VAPORET.

Les soucis, les inquiétudes, les chagrins, les embarras leur causent des humeurs, qu'elles ont ici la faculté de dissiper.

MONSIEUR RUBIS. (*à part.*)

Ouf! la mienne vient ici dissiper ses humeurs.

MONSIEUR VAPORET.

Presque toutes les jeunes femmes.

F

sous la puissance des vieillards , sont sujettes aux biles répandues, les Eaux sont excellentes pour les expulser , & admirables, miraculeuses mêmes pour les pâles couleurs. L'année dernière, on les fit prendre, peu de tems, à une jeune Deroiselle de Province, qui avoit une jaunisse invétérée, elle fut radicalement guérie; on la maria ensuite & sept mois après, elle accoucha de deux gros garçons. Je ne finirois pas, si je voulois vous détailler les merveilleuses qualités des nouvelles Eaux de Passy; mais voici l'abrégé de leurs vertus & les guérisons qu'elles ont opérées.

(*Il lui présente un livre.*)

MONSIEUR RUBIS.

Comment, Monsieur, ce sont des Vers! vous vous trompez, peut-être....

MONSIEUR VAPORET.

Non, Monsieur. Tous mes ouvrages sont en Vers. Apollon est le Dieu de la Poésie & de la Médecine, je suis son

favori dans ces deux arts. Vous verrez, incessamment, ma Traduction des Aphorismes d'Hypocrate en Vaudevilles, la Musique fera aussi de ma façon.

MONSIEUR RUBIS.

Mais vous devez conserver dans cet ouvrage quelques passages en Grec & en Latin, pour l'usage des Sçavans & servir d'autorités, comment pourrez-vous les assujétir à une Musique bouffonne ?

MONSIEUR VAPORET.

Quoi ! Monsieur, vous croyez que les Médecins sont plus habiles, en faisant des citations Grecques & Latines, la plupart du tems à tort & à travers ? Pour moi, je me contente de sçavoir ces deux Langues, ainsi que plusieurs autres, aussi scientifiques, & n'en dis jamais aucun mot à mes Malades, ni à mes Confrères, pas même aux Chirurgiens & aux Apothicaires.

MONSIEUR RUBIS. (à part.)

Voilà un Médecin fort extraordinaire.

F ij

MONSIEUR VAPORET.

Je vous quitte, Monsieur, & vais rejoindre la Compagnie. Si vous venez au Bal, qui va se donner, vous y verrez exécuter une Contredanse, que j'ai faite, & je crois que vous en serez content.

(Il fait plusieurs entrechats.)

Aurions-nous le tems d'en répéter ensemble, quelques pas ?

(Il regarde sa montre.)

Allons, Monsieur, si vous voulez....

MONSIEUR RUBIS.

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis danser.

MONSIEUR VAPORET.

Adieu donc, Monsieur, prenez de nos Eaux, & soyez persuadé que leur source est la Fontaine de Jouvence du beau Sexe, & le Magazin des Prétentions.

SCENE XX.

MONSIEUR RUBIS, *seul.*

Ah ! quel extravagant ! mais l'heure s'avance , éclaircissons-nous.... j'entens déjà des Violons.... j'imagine un Stragême , qui me servira à découvrir ma disgrâce.

SCENE XXI.

LE MARQUIS, *habillé en Mars.* MADAME RUBIS, *en Vénus.* LA COMTESSE, *en Diane.* TROUPE DE MASQUES, DANSEURS ET MUSICIENS, PASQUIN, DORINETTE.

MADAME RUBIS, *à la cantonade.*

Il faudra laisser entrer tous les Masques, je veux que ce Bal soit public ; après nous rassemblerons notre Compagnie.

F ij

SCENE XXII.

LES MEMES ACTEURS, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à la Comtesse.*

Madame, votre lettre est rendue, & la personne est actuellement ici.

LA COMTESSE.

Cela suffit. Allons, mes enfans, de la joie, de la joie.

SCENE XXIII.

MONSIEUR RUBIS, ET LES MEMES ACTEURS.

MADAME RUBIS.

Nous pouvons commencer.

On danse.

(Monsieur Rubis, en Domino, se mêle avec les autres.)

MONSIEUR RUBIS. *(à part.)*

On m'a dépeint le déguisement de

ma femme , il me sera facile de la reconnoître.

LE MARQUIS. (*à Madame Rubis.*)

Eh bien ! Madame , que dites-vous de notre Compagnie , cela ne va-t'il pas bien ?

MADAME RUBIS.

Ce qui me plaît , c'est que , malgré le grand monde , il n'y a pas de confusion.

MONSIEUR RUBIS. (*à part.*)

Il y en aura plus que tu ne penses.

LA COMTESSE. (*aux Musiciens.*)

De la vigueur , Violons , de la vigueur.

(*Monsieur Rubis se trouve à danser avec sa femme , qui prend ensuite le Marquis.*)

MADAME RUBIS.

Ah ! mon cher Marquis , ceci n'est qu'une esquisse des fêtes , que je prétens vous donner , loin de mon bourru.

MONSIEUR RUBIS. (*se démasquant.*)

Perfide ! c'est donc ainsi que tu me trahis !

PASQUIN. (*à part.*)

Ah ! le maudit Vulcain , qui vient
troubler les amours de Mars & de Vénus,
MADAME RUBIS, *à Monsieur Rubis.*

Eh ! que venez-vous faire ici , Mon-
sieur ?

MONSIEUR RUBIS.

J'y viens voir ta bonne conduite ;
scélérate. Tu achèves de me ruiner , mon
crédit est perdu , je dois de tous côtés ;
c'est toi qui as occasionné ce désordre
dans mes affaires.

LE MARQUIS. (*à part.*)

Ceci prend un fort mauvais train.

PASQUIN. (*à part.*)

Si nous ne pouvons gagner la Com-
tesse , nous sommes perdus.

LA COMTESSE, *à Mons. Rubis.*

Vous pouviez éviter le scandale , Mon-
sieur , & sçavoir vous ménager , vis-à-vis
d'une Compagnie telle que la nôtre.

MONSIEUR RUBIS.

Je ne m'embarrasse pas de la Compa-

gnie, je n'en veux qu'à ma femme ;
qu'elle se retire.

(*Le Bal est interrompu.*)

SCENE XXIV,

& dernière.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, PAS-
QUIN, DORINETTE.

LE MARQUIS. (*à part.*)

Quel coup de foudre, pour moi.

PASQUIN. (*à part.*)

Quelle crise ! j'ai envie de compter
avec mon Maître, & de me retirer.

LA COMTESSE. (*d'un ton ironique.*)

Eh bien ! Monsieur le Marquis, suivez
donc Madame Rubis.

PASQUIN. (*à part.*)

Oh ! il n'y a plus d'espérance.

LE MARQUIS.

Hélas ! Madame, n'insultez point à
ma douleur ! je suis assez puni, je vois

bien quelle étoit mon erreur, & je connois, trop tard, le prix de vos bontés.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Le pauvre garçon ! il m'attendrit !

(*haut.*)

Allez, j'oublie le passé, votre repentir me touche, il mérite bien un pardon, je vous l'accorde, à condition que vous accepterez ma main.

PASQUIN. (*au Marquis.*)

Allons, Monsieur, ne refusez pas cette offre, il faut faire une fin.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, je suis pénétré.....

LA COMTESSE.

Je vous donne tout mon bien, & vous pouvez choisir l'état que vous voulez prendre ; cent mille écus sont capables de vous en donner un, digne de votre mérite.

PASQUIN. (*à part.*)

Cent mille écus ! peste ! oh, il n'a pas besoin d'autre état, que d'en jouir.

LA COMTESSE.

Nous pouvons continuer le Bal ; je me charge de toute la dépense.

PASQUIN. (*à la Comtesse.*)

Puisque vous-êtes si bonne, Madame ; j'aurois aussi une grace à vous demander.

LA COMTESSE.

Quelle grace, & que veux-tu dire ?

PASQUIN.

C'est de me donner Dorinette.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde, & veux la doter.

PASQUIN. (*à Dorinette.*)

J'espère que tu suivras la volonté de Madame ?

DORINETTE.

Tu ne le mérites guères ; mais je ne veux pas contredire ma Maîtresse.

PASQUIN.

Tu ne m'aimes donc pas ?

DORINETTE.

Ne peut-on pas se marier sans s'aimer ?

PASQUIN.

Cela arrive journellement aux gens de qualité ; mais, dans notre état, ce n'est guères l'usage. Ah ! tu te moques de moi, je vois bien que tu m'aimes, & tes yeux démentent ta bouche.

DORINETTE.

Que tu es séduisant !

PASQUIN.

Ma foi, vive les Eaux de Passy, pour les bonnes fortunes.

LA COMTESSE.

Un vieux jaloux de sa femme
Ne peut calmer l'ardeur qu'elle a dans l'ame ;

L'amour donne de l'esprit.

On gagne un Médecin, aux Eaux se rend la
belle,

L'amant s'y trouve & la guérit,

Quoique l'époux aille avec elle,

L'amour donne de l'esprit.

LE

L E M A R Q U I S.

Agnès, quoique jeune encore,
Reffentoit dans son cœur un feu qui la dévore ;

L'amour donne de l'esprit.

On va prendre les Eaux, elle y fait la conquête

D'un Officier, qui la guérit :

Agnès n'est pourtant pas si bête ;

L'amour donne de l'esprit.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est point la maladie,

Qui conduit en ces lieux nombreuse compagnie ;

L'amour donne de l'esprit.

Comme avec les époux on connoît peu Cithère,

L'amant y mene & nous guérit ;

En dépit d'un Argus sévère ;

L'amour donne de l'esprit.

D O R I N E T T E.

C'est ici que la tendresse,

Pour un même besoin rassemble la jeunesse ;

L'amour donne de l'esprit.

Un cœur bien enflâmé trouve à se satisfaire ;

En guérissant, il se guérit,

On attribue aux Eaux l'affaire ;

L'amour donne de l'esprit.

PASQUIN, AU PARTERRE.

Une amoureuse folie,
 Souvent fit un Auteur en dépit de l'envie ;
 L'amour donne de l'esprit.
 Mais l'applaudissement d'un Public , qu'on
 révere ,
 De notre crainte nous guérit.
 Messieurs, engager à bien faire ;
 Souvent donne de l'esprit.

Après ce Vaudeville, le Bal recommence.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre, *les Eaux de Passy, ou les Coquettes à la Mode*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. Fait à Paris ce dix Janvier 1761.

BRET.